

- Evelyne Bauer

L'hôpital des rêves

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-6034-8

© Evelyne Bauer

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Manosque, 2017

*Pour Séverine, en souvenir de son grand 'père qui avait
peur d'aller à « l'hôpital des rêves ».*

A la mémoire de Sylvie, mon amie.

PRELUDE

Alexander Brickman hésite, le dos raide, le regard braqué sur la page blanche apparue à l'écran, les deux mains prêtes à pianoter sur les touches du clavier.

Il a reconstitué le puzzle, l'histoire de la journaliste disparue, mais il n'a pas réussi à tout comprendre. Il atermoie encore : doit-il rédiger et publier le récit dans l'état où il est aujourd'hui, poursuivre l'enquête ou purement et simplement abandonner ? Il s'est promis de rendre publique cette histoire mais n'a pas encore arrêté la forme : écrire un article, un livre ? La femme disparue était une consœur. Sa recherche l'a obsédé pendant des mois mais il n'est pas satisfait. Il n'est pas allé au bout. Une grande partie du mystère demeure.

Les minutes s'écoulent lentement comme roulent des perles de rosée, le long d'un brin d'herbe, à l'aube. Tout est suspendu, le temps, les pensées, le fil de l'histoire.

Alexander relève les mains du dessus du clavier, les frotte l'une contre l'autre, croise les doigts et les étire jusqu'au craquement des jointures. Il se concentre. Il boit une gorgée de vin blanc, repose le verre glacé sur une rondelle de carton fauchée au bar du coin, puis observe la trace laissée par ses doigts : une goutte glisse lentement jusqu'au socle du verre à pied. Elle avance et

finit sa course absorbée par le carton. Il se rend bien compte qu'il tergiverse encore. Tout devient prétexte pour reculer. Enfin, il inspire profondément. Ses doigts effleurent les touches. Les mots s'enchaînent, se lient, s'emboîtent. Les phrases se construisent. Il est lancé.

PREMIERE PARTIE

Je m'appelle Alexander Brickman. Je suis journaliste free-lance et j'ai été chargé par mon journal de suivre l'affaire de la femme disparue appelée par tous les médias M.

Du jour au lendemain, cette femme, journaliste comme moi, est devenue aussi célèbre que le Dalia Noir. Puis, tout aussi rapidement, après un ramdam du diable, elle sombra dans l'oubli.

Plutôt solitaire, elle n'avait pas d'époux, pas d'enfants, peu d'amis pour s'inquiéter et harceler les enquêteurs : il y a chaque année de nombreuses disparitions d'adultes et la police a d'autres chats à fouetter que de lancer ses limiers à la poursuite de tous ces fugueurs dont la plupart sont partis volontairement. Mais, parfois, il y a eu meurtre ou disparition mystérieuse.

Les employeurs habituels de M s'habituerent très vite à son absence. Elle fut facile à remplacer, les postulants ne manquaient pas.

Il n'y avait pas de cadavre, pas d'indice, pas la moindre trace de l'endroit où elle avait pu se rendre. Rien.

Les médias, toujours avides de sensationnel, lâchèrent l'affaire après quelques jours, faute d'éléments nouveaux. La police, au bout de quelques semaines, abandonna le dossier sur une pile « d'affaires non classées », au fond d'un bureau où personne ne mettait jamais les pieds.

Une longue enquête sur l'industrie pharmaceutique m'avait laissé sur le flanc, à l'aube d'un procès qui allait défrayer la chronique pour de nombreuses années. Dans l'attente d'une nouvelle commande, j'avais décidé de classer tout ce que j'avais compilé sur cette dernière affaire pour libérer mon bureau et sans doute aussi mon esprit. Vider sa poubelle est aussi libérateur qu'une cure de sommeil, pour un esprit encombré.

Je commençai à entasser tout ce fatras dans une boîte-archives lorsque je découvris une enveloppe kraft encore scellée. Je ne me souvenais pas l'avoir vue avant, sinon je suis sûr que je l'aurais ouverte. Mais elle était là, intacte, sans expéditeur. J'en étais bien le destinataire. L'adresse était dactylographiée, pas manuscrite, donc pas moyen de reconnaître l'émetteur, il demeurait anonyme. L'enveloppe était affranchie correctement, le timbre oblitéré d'une encre à peine lisible. J'avais pris

ma loupe et observé de plus près le cachet. Un nom de ville à peine esquissé suivait le bord supérieur du cercle du tampon. Au centre, on devinait « 15H30 -.../06/20.. ». Ces indices ne me disaient rien de plus sur l'expéditeur de cette missive. Intrigué, je l'avais ouverte. A l'intérieur, un cahier. Pas de lettre d'accompagnement. Pas d'information sur l'expéditeur. Juste ce calepin dans une enveloppe kraft.

Dès les premières pages, je m'étais senti en territoire connu.

Un de mes récents articles concernait un colloque sur une nouvelle méthode pour vaincre l'insomnie. J'y avais assisté et avais intitulé mon article *Les expériences du Docteur « Révasseur » à l'Hôpital des Rêves*. L'organisateur du colloque avait baptisé son service ainsi. Or, dans le cahier que je commençais à parcourir, la personne qui racontait son histoire parlait d'insomnie et d'un endroit où elle avait démarré une thérapie. Elle aussi appelait ce lieu « l'Hôpital des Rêves » ! Il ne pouvait s'agir d'un hasard. Si ce courrier me venait maintenant entre les mains, ce n'était pas pour rien. J'avais donc entrepris une lecture attentive de ces notes.

Aujourd'hui, je pourrais dire, sans mentir, que cette lecture m'a permis de percevoir une partie de ce qui était arrivé à M. Bien sûr, je n'ai pas encore réussi à débroussailler l'intégralité du mystère de l'Hôpital des Rêves, mais je vais tenter, à travers ces quelques lignes, un décodage des événements tels que je les ai compris. Je vous les livre tels quels, à vous de juger...

Le 22^{ème} congrès des professionnels de la léthargie

Tout a commencé avec l'invitation. Dans un premier temps, je n'avais pas envisagé d'y aller, néanmoins le journal qui publiait mes articles avait trouvé le sujet porteur. J'avais donc cédé. D'habitude je ne travaillais pas seul, sauf rares exceptions, mais mon partenaire de chasse étant indisponible, je choisis de mener mon investigation comme s'il était à mes côtés. J'allais enregistrer les débats, la seule différence majeure étant de me munir de mon propre appareil photo. Pour une fois ce serait à moi de prendre les clichés marquants. Cela ne me réjouissait pas, mais pourquoi pas.

Ce colloque réunissait quelques experts, des journalistes, des étudiants et des curieux, tous passionnés par le cerveau et ses mystères. Je ne savais pas trop pourquoi ce colloque-là avait retenu l'attention de mes confrères, mais puisque le journal souhaitait un reportage sur le « 22^{ème} congrès des praticiens de la léthargie », j'allais lui fournir un article ficelé aux petits oignons, assorti de photos dignes d'intérêt. Cela me changerait des sujets habituels et me permettrait aussi de voyager au cœur de ce merveilleux arrière-pays provençal. Je n'avais jamais

le temps de me balader simplement pour le plaisir et la marche dans la nature me manquait souvent.

J'étais spécialiste, à l'époque, des enquêtes et reportages économiques. Je n'avais que peu de connaissances en médecine, encore moins en médecines douces ou parallèles et je ne sais vraiment pas pourquoi je fus choisi pour aller là. Peut-être le destin ou alors personne d'autre n'était disponible. Bref, ce fut moi.

Au début, j'eus un peu de mal à entrer dans ce sujet peu familier. Il ne me paraissait pas très intéressant non plus, à vrai dire. Mais il faut bien manger tous les jours et on me payait pour être là, alors autant écouter, prendre quelques notes, de belles photos des intervenants et des alentours et m'en aller.

Le colloque se tenait dans un endroit singulier. C'était un hôpital désaffecté dont je n'avais jamais entendu parler, dressé au cœur d'un espace dégagé à proximité d'une forêt sombre et d'une rivière, au cœur de la Provence. Une série de navettes fluviales avait été affrétée spécialement pour permettre aux participants d'y accéder. En arrivant sur le lieu de rendez-vous, un parking proche d'un embarcadère, j'avais été surpris d'apprendre l'interdiction de circulation des véhicules

personnels sur ce territoire. Mais ce n'était pas la première fois que je participais à un colloque dont l'organisation était plutôt confidentielle. Dans la plupart des cas, il s'agissait d'éviter les casseurs ou autres manifestants et les invités n'avaient connaissance du lieu qu'à la dernière minute. Cela ajoutait un peu de piment à la prestation. Pour certains c'était un pur snobisme, pour d'autre, le jeu du secret permettait de limiter le nombre de participants à une élite choisie avec soin et d'éviter tout débordement. J'appris plus tard que le site était un ancien camp militaire fermé au public, puis laissé à l'abandon, dont les routes d'accès n'étaient plus très praticables.

Ledit hôpital était constitué d'un luxueux bâtiment à un étage construit récemment à proximité d'un village abandonné. Une petite plaque en plexiglas annonçait sobrement « Hôpital des Rêves » à l'entrée. Elle était surveillée par deux gardes en costume noir, Ray Ban fichées sur le nez, oreillettes et micros à peine visibles : deux silhouettes tout droit sorties d'un film policier des années quatre-vingt-dix.

La salle de conférence n'était pas encore pleine quand j'y pénétrai, mais les auditeurs semblaient impatients de

suivre la démonstration. Je m'étais assis discrètement au fond de la salle, mon téléphone en mode enregistrement.

« Mesdames, Messieurs, je vous remercie d'avoir bien voulu répondre à notre invitation. Je vais tout d'abord vous présenter les grandes lignes de cette expérience.

Une fois le diagnostic établi, nous nous sommes, mon équipe et moi-même, assurés de la volonté des patients de suivre l'expérimentation. Sans me vanter, je peux vous assurer que nous l'avons obtenue sans aucune difficulté. Ils étaient tous volontaires pour suivre ce programme.

Je vous rappelle, en effet, que l'insomnie a des effets destructeurs non seulement sur la santé (vulnérabilité au diabète, à l'obésité et troubles cardio-vasculaires) mais aussi sur le quotidien des patients et leur entourage (mauvaise humeur, manque de concentration, agressivité, etc...). Pour certains, il peut s'agir de dyssomnie d'origine psychologique liée à un stress émotionnel ou à un changement dans leur vie, leur environnement ou à toute autre raison. Pour d'autres, il peut s'agir de parasomnie entraînant un somnambulisme difficilement contrôlable. Pour tous, les

causes médicales connues ont été éliminées et tous les traitements tentés n'ont eu aucun effet.

Je suis heureux aujourd'hui de vous présenter les premiers résultats très encourageants de nos expériences.

Notre produit miracle, je n'hésite pas à le dire, oui, miracle, est destiné, d'une part à compenser l'absence de production d'hormone du sommeil chez ces patients et, d'autre part à favoriser les rêves.

Vous avez bien entendu, nous les avons fait rêver !

Nous avons associé la molécule de synthèse de la mélanine et le mulungu -une écorce de l'arbre Erythrina séchée et utilisée depuis des lustres par les indigènes amazoniens-dont les vertus apaisantes et relaxantes ne sont plus à démontrer. Ensuite, nous avons testé notre méthode de mise en rêve. En effet, ce n'est qu'en rêvant que l'homme peut récupérer pleinement et maîtriser sa vie éveillée.

Je vais maintenant vous exposer les deux règles fixées avant le démarrage effectif des séances et acceptées par tous les candidats.

1° les patients se sont engagés pour toute la durée de cette expérimentation, celle-ci pouvant se dérouler pendant une nuit jusqu'à une série de nuits, voire de manière continue sans interruption plusieurs semaines d'affilée ;

2° les patients ont été briefés sur les deux phases mises en œuvre : la mise en rêve ou MER puis le passage dans le rêve ou PDLR.

Avant de passer à la projection, je vous rappelle que les rapports quotidiens des tests sont à la disposition de la presse dans le hall.

Enfin, je vous précise que le film démarre avec les différentes expériences d'une patiente que nous avons appelée M. Je vous remercie de garder vos questions pour la fin de l'exposé. Je me ferai un plaisir d'y répondre. »

Avec le recul, en reprenant mes notes et en réécoutant l'enregistrement in extenso de l'orateur, je me rendis compte combien j'étais naïf à l'époque ! Et pourtant, j'en avais vu de belles dans mes enquêtes. Je n'avais

émis aucune réserve quant à l'organisation du voyage et à ma présence en ces lieux. J'avais tout accepté sans me poser de trop de questions. Je n'imaginai pas l'ampleur des manipulations de cette équipe. Après coup, j'eus l'impression d'avoir été drogué à mon insu. Pourtant, on ne m'avait rien fait boire ni manger et je ne sais pas quelle pratique ou sorcellerie avait été mise en œuvre pour nous faire tout accepter sans moufter. Les autres participants semblaient dans le même état d'esprit que moi : curieux, intéressés, mais sans plus.

Après son introduction, le Docteur Bayer, organisateur du colloque, s'était dirigé vers son siège au premier rang. L'obscurité avait envahi la salle à présent pleine et la projection du film annoncé avait démarré.

Une voix off commentait les images.

« Aujourd'hui, la journée de M a été bien remplie. Après son installation, la visite des lieux et les premiers contacts avec le personnel, elle a partagé le dîner convivial réunissant tout le monde. Les échanges sont chaleureux. A la fin du repas, nous leur avons proposé un jeu, une sorte de poker, les perdants recevant le thème de leur futur rêve au fur et à mesure de leur

élimination. Ce moyen nous a paru suffisamment aléatoire pour ne pas gêner les analyses. »

Je me souviens d'avoir vu, à l'écran, une série d'images illustrant les propos du commentateur. Nous suivions M grâce à un jeu de caméras dissimulées un peu partout. Nous étions des observateurs indiscrets pénétrant l'intimité des malades et cela m'avais mis mal à l'aise. Je ne me m'étais jamais considéré comme un voyeur, plutôt un enquêteur curieux, mais pas un être nuisible se délectant de l'intimité et du malheur des autres.

Le film avait démarré par la visite des différents lieux de vie des patients et s'était attardé sur la description de la partie réservée à M. Ce n'était pas une chambre d'hôpital, comme on aurait pu l'imaginer, mais plutôt un véritable appartement. Il était partagé en plusieurs lieux de vie : un coin lecture, un coin musique, un coin équipé d'un home cinéma dans la pièce principale ; une immense salle de bains avec sauna, douche relaxante et jacuzzi ; enfin une chambre à coucher aux teintes pastel, à l'atmosphère sereine : moquette épaisse et moelleuse, lit king size et méridienne recouverte d'un plaid blanc en laine chaude paraissant légère comme une plume.

Dans la salle de séjour, le parquet était recouvert d'un kilim à dominante beige sans franges dont les motifs géométriques traçaient un chemin complexe. Le canapé était en cuir blanc, profond. On aurait pu s'allonger sans l'emplir complètement. Une table basse en acajou supportait une tisanière. Des comprimés bleus et jaunes étaient disposés sur une coupelle à côté d'un verre d'eau. On y découvrait aussi un livre en cours de lecture, retourné dos plié. La lumière était faible mais chaude, diffusée par plusieurs lampes aux abat-jour dorés sur leur face interne. Ce salon de lecture était chaleureux. La bibliothèque en acajou regorgeait d'ouvrages de tous genres aux dos colorés. Une chaîne hifi et une pile de CD occupaient un rayonnage.

Je n'avais pas tout de suite noté l'absence de fenêtres dans cet appartement luxueux. Des rideaux masquaient en partie des panneaux recouverts de paysages divers mais aucun ne ressemblait aux environs de la bâtisse dans laquelle nous avions pénétré. Il y avait des sommets enneigés, des montagnes pelées s'élevant dans un ciel sans nuages, de vastes plaines rappelant la Mongolie. Tous ces paysages étaient immenses, ouverts, vides de toute occupation humaine ou animale. Autant l'intérieur de l'appartement apparaissait comme un

cocon chaleureux, autant l'extérieur matérialisé sur les panneaux décoratifs était ouvert à tous vents et sans limites.

Je ne peux résister à vous faire partager le ressenti de M sur ce lieu où elle a passé un certain temps avant de disparaître. En rédigeant ce mémoire, l'ambiance relevée dans le carnet mystérieusement arrivé en ma possession résonne et fait écho à ma propre vision des lieux :

« Chaque partie de la suite a été décorée en fonction de son usage. Elle me semble accordée à mes humeurs. Cet environnement me colle à la peau et m'enveloppe d'une ambiance rassurante. Je me sens bien ici. Je me demande comment ils ont su que cette suite me plairait. Ce n'est sûrement pas lors de l'entretien que nous avons eu ni dans mon dossier médical qu'ils ont pu l'apprendre. Il me faudra demander ce qu'il en est dès que possible aux autres patients ou au personnel. Leurs logements sont-ils identiques au mien ou accordés à leur propre représentation mentale ? »

Revenons au colloque. La voix off avait poursuivi son commentaire. A l'écran, M était installée dans sa suite.